

« C'est avoir tort que d'avoir raison trop tôt ». Marguerite a achevé ainsi son récit. Elle était clairvoyante ma grand-mère, elle tenait ça de son arrière-grand-mère, une Marguerite aussi, femme de caractère, de répliques cinglantes et d'avis sur tout. Ce samedi 20 août 2050 est gravé dans ma mémoire, la vague sèche avait envahi la ville, elle était annoncée et elle a tenu ses promesses. Elle a méticuleusement asséché toute une population en prenant soin de cibler les plus vulnérables. Ces gens qui n'ont pas la chance d'avoir un abri, ceux qui sont trop jeunes ou trop vieux pour mener un combat loyal. Sournoise, elle s'est immiscée dans les corps incrédules en prenant soin d'absorber tous les innombrables fluides qui permettent la survie. Ne plus rien faire circuler, ni larmes, ni sueur, ni sang. Elle s'est repue et s'en est allée jouer le buvard dans d'autres villes, d'autres régions.

Marguerite et moi aurions dû être dans la cage rafraîchissante avec mes trois sœurs. Unique cadeau utile que mes parents nous ont laissé avant de partir il y a maintenant trois ans. Ils venaient de gagner le gros lot au fameux Appel Gouvernementale de l'Exil. Avant d'intégrer l'Exil, ce village réservé à quelques nantis triés sur le volet où le climat et l'alimentation étaient parfaitement maîtrisés, ils ont empoché une somme non négligeable de bitcoins. Nous étions sept et il n'y avait que deux places, il n'y a pas eu de discussion. Ils vont survivre, nous aussi ont-ils promis. Quelques semaines avant leur départ, ils nous ont fièrement annoncé que nous allions bientôt recevoir une cage rafraîchissante privative, refuge idéal en cas de vague sèche.

Marguerite s'en fichait de la cage, globalement, elle se fichait de tout de manière très méthodique et viscérale à tel point qu'elle avait développé des anticorps qui ont été jugés exceptionnels par le prestigieux institut bordelais d'intelligence artificielle en santé. Elle en a retiré une certaine fierté et une assurance à toute épreuve sur ses capacités à s'autoréguler. Elle nous a prévenu : « Je n'irai jamais dans cette chose » comme elle aimait à l'appeler. Aucune de nous n'a relevé. Nous avons continué à scruter avec la plus grande attention les guides de montage que nous venions de recevoir en prévision de la livraison prochaine de la cage rafraîchissante, tout en espérant qu'un autre sujet viendrait traverser son esprit et nous libère enfin. « Bon, je vais faire du thé », quatre soupirs légers, des regards qui se croisent furtivement et des doigts qui s'agitent à nouveau. Nous avons longuement discuté de la meilleure tactique à adopter afin d'obliger Marguerite à s'abriter avec nous. Nous étions quatre jeunes adultes, mais face à elle, nous redevenions juste des petites filles, impressionnées par sa présence, sa vivacité d'esprit et par notre incroyable capacité à nous sentir lâches collectivement. Du haut de ses quatre-vingts ans, elle avait tout d'une dominatrice, sagesse et poigne, tendresse et sévérité. Nous en étions conscientes mais notre attachement était sans limite. Pour qu'elle n'ait pas d'autres alternatives que la cage, nous avons choisi la facilité : un soporifique puissant dans son whisky quotidien. Elle n'a jamais raté un rendez-vous avec son verre, la vague sèche pouvait se pointer, tout était prêt.

Nous habitons en plein quartier Bacalan avec une vue imprenable sur les Loft-Silots et leurs architectures audacieuses. Notre maison était modeste comparée au hangar qui la jouxtait et dans lequel mes parents s'étaient installés. Mes sœurs et moi avions interdiction formelle d'y mettre les pieds et nos vaines tentatives pour y accéder furent toutes couronnées d'une rafale de punitions suffisamment douloureuses pour être convaincantes. Ce 29 mars 2047, jour de leur départ vers l'Exil, nous nous sommes précipitées dans le hangar, par curiosité d'abord mais aussi pour faire place nette en vue de l'arrivée prochaine de la cage. Nous avons tout imaginé sauf ça. Un immense espace vide éclairé par une lucarne ridiculement petite, des murs recouverts de plaques isolantes et une imposante armoire métallique d'où sortait

câbles et tuyaux. Martha, l'électronicienne de la famille a rompu le silence par un surprenant « Ben, ils ne s'emmerdent pas ! ». Elle prit son temps pour nous expliquer que la cathédrale de ferraille qui se dressait devant nous était un système d'aération ultra perfectionné. Aucune de nous n'a prononcé les sales mots qui se bousculaient dans nos têtes, nous sommes rentrées à la maison et Marguerite a fait un thé sans poser de questions. La curiosité, ce n'était pas son truc.

Mes trois sœurs, Martha, Margot et Maggie sont nées le même jour. J'avais sept ans le jour où elles sont venues bousculer ma vie. Auparavant, Marguerite était ma seule compagne de jeux, qui se limitaient aux échecs, au scrabble et au ménage. J'ai donc pris mon rôle de sœur très au sérieux et il valait mieux. Mes parents étaient absents la plupart du temps pour des raisons que j'ignore encore aujourd'hui. Marguerite nous a observée et écoutée des heures durant. Le jour de mes quinze ans, elle m'a envoyée au centre de formation intensif Bordeaux Learn & Work. Elle a juste dit : « tu seras ingénieure agronome ». Je n'ai pas cherché à protester, c'était évident. Durant trois mois, je suis restée connectée à la Machine Intelligente qui m'a transférée toutes les données indispensables afin de repartir diplômée. Elle a procédé de même avec mes sœurs. Martha est devenue experte en électronique, Margot, cheffe cuisinière spécialiste en lyophilisation et Maggy pédaleuse Vel'Eau. J'ai été surprise par ce dernier choix, il faut dire que le métier de pédaleur pour particuliers était peu connu. Les premiers Vel'Eau venaient à peine d'être commercialisés mais Marguerite avait du flair. On le sait depuis longtemps, l'eau est une denrée exceptionnelle et extrêmement coûteuse. Un scientifique a eu l'idée du siècle : inventer un système qui transforme l'air en eau potable. Quand vous pédalez, le système capture l'air, le refroidit et en extrait l'humidité. Le précieux liquide est filtré et directement consommable. Maggy a rapidement trouvé une clientèle aisée trop heureuse de payer la séance de vélo quotidienne pour leur ration d'eau potable. C'est bien la seule fois où l'on a pu dire à Marguerite que sa fameuse maxime avait pris du plomb dans l'aile. Elle avait eu raison d'avoir raison si tôt.

Un mois après le départ des parents, nous sommes les heureuses propriétaires d'une cage rafraîchissante. La structure extérieure vient d'être installée par les livreurs. Ils nous souhaitent bonne chance avec des sourires dépourvus de spontanéité. Face à nous, le gigantesque cube en bois occupe quasiment toute la surface du hangar. Nous nous répartissons le montage des espaces intérieurs selon nos compétences. Martha installe en un temps record la station radio et les raccordements en énergie et l'indispensable circuit d'air pour nous rafraîchir. Margot s'occupe du garde-manger. Maggy monte le Vel'Eau pendant que je prépare nos zones de confort ; lits superposés, toilettes sèches et extracteurs de déchets. La visite impromptue de Marguerite fut le seul temps mort. Il a duré quelques minutes et après son départ, nous travaillons avec une frénésie et un acharnement décuplé. Le thé froid et les sandwiches qu'elle a préparé à la maison font notre bonheur au petit matin quand l'ouvrage est enfin achevé. Seule Maggy est allée pédaler chez un riche client, côté rive droite, paniqué par le seuil critique de son stock d'eau potable.

Peu avant l'arrivée de la cage, un épisode m'a particulièrement marqué. Marguerite et moi étions en pleine partie de Scrabble quand elle s'est soudain exclamée : « Ne croyez pas tout ce qu'on vous raconte ! ». Mes sœurs et moi sommes restées figées par l'intensité de sa voix et la dureté de son ton. Mon premier réflexe a été de poser mes mains sur le plateau de jeu, hors de question que cette partie s'arrête, car, une fois n'est pas coutume, je menais de quelques points grâce à mon « azyme » bien placé. Je n'avais jamais vu Marguerite aussi agitée. Est-ce l'audio-lecture de l'article sur les pilules C vital de Rue89++ ou les commentaires à haute voix de mes sœurs qui l'ont fait réagir ainsi ? L'article expliquait que les prévisions ne laissaient planer aucun doute sur l'arrivée de vagues sèches de très grandes intensités

d'ici trois ans. D'importants programmes de recherche avaient été financés quelques années auparavant pour trouver des solutions afin d'en limiter les répercussions dramatiques. Mes sœurs se sont réjouies d'être parmi les premières à avoir une cage rafraîchissante. Elles applaudissaient aussi à l'annonce de la distribution gratuite de pilule Cvital sur le territoire bordelais. Comme l'expliquait la journaliste, Cvital préparait notre corps à subir les déferlements de vagues sèches. Le principe actif de cette pilule permettait de limiter les fluides corporels en leur faisant subir un assèchement progressif sur une très longue période. Nos corps allaient apprendre lentement à résister et à s'adapter aux effets meurtriers des vagues sèches. Marguerite s'est assise face au plateau de jeu et a placé un « mensonge » horizontal qui m'a définitivement fait perdre tout espoir de victoire. Elle a juste rajouté « N'avez jamais cette saloperie ! ». La vie a repris son cours. Mes sœurs ont pris leurs pilules mensuelles en usant de tous les stratagèmes pour que Marguerite ne s'en rende pas compte. Malgré l'insistance de mes sœurs, j'ai préféré obéir à Marguerite. Un jour ou l'autre, elle l'apprendrait et je risquais de le regretter.

Les alertes retentissent depuis une semaine, impossible de ne pas les entendre. Tous les habitants savent que pour la première fois, elle va être de très grande ampleur. Le code noir est activé. Comme à chaque phénomène climatique de moindre envergure que nous subissons, j'imagine que des centaines de personnes vont cependant ignorer les consignes, minimiser les risques, ou pire encore, affronter volontairement le danger. Chez nous ce n'est pas l'effervescence, depuis près de trois ans chacune sait ce qu'elle a à faire. Nous nous préparons dans le calme et avons suffisamment de stock pour ne pas être obligées de mettre un pied dans un magasin ravitailleur où règne le chaos à mesure que la vague approche. Elle est censée arriver par le sud en formant un cercle concentrique. Étant donné sa vitesse et sa taille, les plus optimistes indiquent qu'elle va s'installer durant vingt-quatre heures. Nous distillons quelques informations à Marguerite pour tenter, une fois encore, de la raisonner et de l'encourager à nous suivre dans la cage. Elle a fait clairement savoir sa décision et nous a fortement déconseillée d'insister. Pour ne pas éveiller sa curiosité, nous aménageons le salon et sa chambre pour limiter les effets de la vague dans les deux seules pièces où elle souhaite rester. Isolants, vivres, boissons, radio et whisky. Elle était satisfaite de nous voir ainsi s'atteler à son espace de vie alors que nous étions de plus en plus inquiètes de sa réaction quand elle se réveillerait dans la cage rafraîchissante.

Il est temps de nous réfugier dans la cage et d'y amener Marguerite. La vague sèche commence à se faire sentir douloureusement alors qu'elle n'est attendue que dans la soirée. L'air est difficilement respirable, mon corps lutte contre cette agression et Maggy pédale deux fois plus pour nous abreuver. Je regrette de ne pas avoir désobéi et avalé moi aussi cette foutue pilule Cvital. Mes sœurs n'ont pas de difficultés particulières à respirer, bouger ou dormir, alors que de mon côté, le moindre mouvement me fait souffrir. Marguerite, fidèle à ses gènes, semble intouchable mais j'ai bien noté que depuis quelques jours, elle ne joue plus et a laissé complètement tomber sa routine ménagère. Le verre de whisky reste quant à lui toujours d'actualité. Martha s'est occupée du ravitaillement en Lagavulin, son préféré. Le seul point positif de l'évolution du changement climatique est qu'il a parfaitement réussi aux breuvages tourbés et ça, Marguerite ne pourra pas dire le contraire. Sans aucune hésitation, Margot verse deux doses de soporifique dans la bouteille à moitié vide, profitant de l'affaiblissement de Marguerite dans la réserve. Nous n'avons même pas eu le temps de discuter des proportions ! Avec cette quantité, elle devrait bien dormir une dizaine d'heures, du moins, nous l'espérons.

Le verre culbuté dépoli est prêt. Il est méticuleusement entreposé dans sa boîte capitonnée. Marguerite prend toujours un temps infini pour l'extraire et y verser sa dose quotidienne. La bouteille fait quant à elle, l'objet de toute notre attention. Difficile de cacher notre nervosité

lorsqu'elle fait couler le liquide dans son verre. Elle tient fermement dans ses deux mains son précieux et lève ses bras avec une lenteur extrême pour porter le breuvage à sa bouche. Le bruit de succion nous dégoûte toujours autant malgré toutes ses années. Il y a des choses auxquelles on ne s'habitue jamais. Je distribue des tâches anodines à chacune pour ne pas éveiller les soupçons de Marguerite et faute d'avoir l'énergie pour en accomplir moi-même, je reste à ses côtés. Elles partent toutes les trois vérifier, une fois de plus, que la cage rafraîchissante est opérationnelle. Marguerite, toujours son verre à la main, hoche la tête et m'indique la direction de sa chambre. Je n'ai pas d'autres choix que d'y aller. Finalement aucune n'assistera à son endormissement au beau milieu du salon. Quand le silence semble avoir pris le dessus, j'entrebâille légèrement la porte pour constater qu'elle est assoupie, le verre coincé entre ses cuisses et la bouteille vide posée à terre. Pas de doute sur l'efficacité de la dose de somnifère qu'elle vient d'absorber. Je vais avoir besoin de mes sœurs pour la transférer jusqu'à la couchette de la cage. Je sors la tête de la maison en direction du hangar, la nuit est tombée et la chaleur brûle ma peau. Je crie à la volée avec une pointe d'excitation : « les filles, elle dort, vous pouvez revenir ». Personne ne répond.

J'ai toujours veillée avec autorité sur mes sœurs. J'ai très vite intégré le fait que je ne pourrais jamais être aussi proche d'elles. Je ne peux pas lutter contre un patrimoine génétique identique. Triplées monozygotes, seules leurs empreintes recèlent une infime différence qui les rend chacune unique. Fascinants objets d'étude, j'ai reproduit la méthode d'observation de Marguerite. Curieusement depuis le départ des parents, j'ai constaté de profonds changements dans leurs attitudes. Habituellement si soudées, identiques et prévisibles, elles ont commencé à se comporter étrangement. Des avis tranchés et sans consensus, des larmes et des cris, des longues périodes d'isolement. Et, ces incidents que j'avais mis au départ sur le compte de la maladie, une marche ratée, une assiette qui tombe, rien d'inquiétant en soi sauf qu'ils survenaient chaque début de mois et duraient un jour ou deux, puis retour à la normale. J'avais le sentiment que durant un court instant, elles perdaient totalement le contrôle de leurs corps. Malgré cela, je ne les ai jamais vues aussi pleines d'énergie et de force. Je les regardais débordantes de vie avec une pointe de jalousie et l'envie de comprendre pourquoi elles et pas moi. Un soir de confession, j'en ai parlé à Martha, sa sensibilité me touchait sans doute plus que les autres. Elle a souri, s'est levée pour plonger la main dans sa besace et m'a tendue une boîte de Cvital. Je n'ai pas pris la boîte car à ce moment précis Marguerite m'a appelée pour une partie d'échec.

Le silence règne dans le salon où Marguerite est toujours affalée dans son fauteuil, ses cuisses épousant la forme de son verre. Mes vaines tentatives pour appeler mes sœurs épuisent considérablement mes dernières forces. Impossible de déplacer Marguerite sans leur aide. Je me résigne à sortir et me dirige vers le hangar, écrasée par la vague de chaleur qui bat son plein. La cage rafraîchissante tourne à plein régime. Un bruit assourdissant résonne et tous les voyants lumineux sont au vert. J'actionne le sas d'entrée qui, en se refermant derrière moi, déclenche l'ouverture de la porte principale. La lumière est douce et les zones de confort sont telles que nous les avions préparées. Mes poumons fonctionnent à plein régime, cet air conditionné est un puissant énergisant. Je suis surprise par le silence et je commence à m'agacer de cette farce. Mais que font-elles ? Je rentre dans leur dortoir et les découvre chacune allongée sur une couchette, en position fœtale, dormant à poings fermés. Je reprends mon souffle pour mieux hurler qu'il est grand temps qu'elles viennent m'aider. La lumière s'éteint brusquement. Le noir absolu s'accompagne d'un vague sentiment de malaise. Le système d'aération ne fonctionne plus, et aucune d'elles n'a bougé. Je pose ma main sur chacune en murmurant leurs prénoms et doucement mes larmes coulent sur leurs corps inertes et froids. Ma tête bourdonne et je ne sens plus mes jambes. Je ne me souviens pas être tombée.

« Secoue-toi, allez lève-toi ! » Marguerite se tient debout à mes côtés. Je suis étendue sur son fauteuil, la bouteille de whisky toujours au sol et la maison plongée dans l'obscurité. Les larmes jaillissent à la seconde où mes yeux s'ouvrent. « Elles sont mortes ! », c'est la seule phrase que je prononce, submergée par mon chagrin. Machinalement je regarde ma montre. La vague sèche est en train de sévir. Pourquoi sommes-nous si bien ? Une odeur de whisky plane comme un voile léger. Je n'ai pas suivi l'injonction de Marguerite, je suis restée assise, laissant enfin la liberté à mes émotions de se déployer. Mon corps épuisé n'a opposé aucune résistance. Prostrée et mutée dans mon silence pendant d'interminables minutes, je reprends vie quand la radio annonce la levée officielle de l'alerte. La vague sèche a tracé son chemin comme prévu. Marguerite se tourne vers moi : « Maintenant, faut qu'on parle ! ».

Elle prend un soin infini pour me détailler comment, depuis des années, elle s'est préparée à cette journée et aux révélations qu'elle doit me faire. Ses soupçons sur la cage rafraîchissante d'abord. Le système d'aération distillait une combinaison chimique dont le seul but était d'ôter la vie et non de la protéger. Elle m'explique ensuite comment les pilules Cvital activaient de manière efficace et imperceptible les composants mortels de la ventilation transformant ainsi la cage en tombeau. Ma peine se transforme en une colère sombre dirigée vers Marguerite, Elle savait et elle n'a rien fait pour empêcher cela. Elle se décide alors à m'annoncer que mes sœurs sont des IA-H. Pour être éligibles à l'Exil, mes parents ont choisi d'adopter trois de ces robots humanoïdes dotés d'une intelligence artificielle ultra perfectionnée. Elles étaient programmées pour nous amener dans le piège de la cage rafraîchissante. J'ignorais que les membres de l'Exil gagnaient des bonus de confort selon le nombre et le profil d'humains qu'ils prévoyaient d'éliminer sur terre. Ils ont touché le pactole avec deux femmes, dont une trop âgée et l'autre en âge de procréer. Moins de population, moins de conflits, moins de solutions à trouver pour maintenir un semblant d'équilibre sur terre. Je ne pleure plus. Je ne pose pas de questions. Je ne cherche même pas à comprendre comment elle a résisté aux somnifères. Je l'écoute. Elle m'explique qu'elle a consacré une grande partie de sa vie à me protéger dès qu'elle a compris le projet morbide de mes parents. Je prends une grande inspiration pour lui dire simplement « Marguerite, je t'aime ». Elle prend ma main et m'appelle par mon prénom pour la première fois depuis des années « tu sais Marguerite, c'est avoir tort que d'avoir raison trop tôt. Allez viens, nous avons une vie à reconstruire ».

---

*Nouvelle publiée avec douze autres par les éditions do suite à un concours organisé à l'initiative de Rue89 Bordeaux en partenariat avec la mission #BM2050 et avec le soutien de Bordeaux Métropole Énergies.*